Pratiques

Linguistique, littérature, didactique

181-182 | 2019

Le récit en questions

Récit et mobilité empathique

The Narrative and the Empathic Mobility

Alain Rabatel

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/pratiques/5655>

DOI : 10.4000/pratiques.5655

ISSN : 2425-2042

Éditeur

Centre de recherche sur les médiations (CREM)

Référence électronique

Alain Rabatel, « Récit et mobilité empathique », *Pratiques* [En ligne], 181-182 | 2019, mis en ligne le 19 juillet 2019, consulté le 20 juillet 2019. URL : <http://journals.openedition.org/pratiques/5655> ; DOI : 10.4000/pratiques.5655

Ce document a été généré automatiquement le 20 juillet 2019.

© Tous droits réservés

Récit et mobilité empathique

The Narrative and the Empathic Mobility

Alain Rabatel

- ¹ Tous les récits présentent, à des titres divers, des dimensions anthropologiques et politiques fondamentales, concernant le *soi* et le *nous*, articulées avec les formes de sensibilité, d'éthique et d'esthétique. Tirer le meilleur parti de ces dimensions dépasse l'analyse techniciste de la narration, qui gagne à être prolongée – prolongée ne signifie pas rejetée – par une forme particulière de *rapport à*, la disponibilité empathique¹. Je commencerai donc par une rapide présentation de la notion, de ses rapports avec la sympathie, en orientant mon propos vers l'*empathie imaginative*, ou *projective*, une forme élaborée d'empathie, intéressante pour son exploitation en contexte scolaire. Je traiterai de l'empathie à partir de la notion de *point de vue*, particulièrement propice à l'analyse linguistique de l'empathie. Je tenterai ensuite de préciser la différence que j'établis, depuis plusieurs années déjà, entre la notion d'empathie et celle de *mobilité empathique*. Enfin, j'essaierai de montrer ce que cette dernière apporte à l'analyse du récit, et, réciproquement, de dégager les caractéristiques du récit qui le rendent particulièrement favorable à une mobilité empathique intense et omnidirectionnelle. Au fond, n'est-ce pas ce qui explique l'intérêt pour ce genre, sur de multiples plans, linguistique, culturel, esthétique, éthique, voire politique, dans la mesure où l'empathie est une bonne école de la citoyenneté, en favorisant la saisie du divers, de l'universel et du complexe ?

L'empathie imaginative au prisme de la linguistique

- ² Il est quasiment impossible de donner une vision globale et unitaire d'une notion qui relève de l'esthétique, de la psychologie (sociale), de la sociologie, de la philosophie, des sciences cognitives ou de la neurologie. M.-L. Brunel & C. Martiny (2004, p. 478) indiquent que « la recension des études sur l'empathie révèle [...] une absence totale de consensus sur ce que pourrait être la définition de l'empathie ». Essayons cependant d'en proposer une glose acceptable par le plus grand nombre. L'empathie, dans les discours savants comme dans le langage ordinaire, est souvent présentée comme la capacité de se mettre à la place des autres. Cette formulation peut s'entendre en des sens bien différents, selon

les rapports que l'on établit avec les notions connexes de sympathie, de contagion (émotionnelle), compassion, d'autant que ces mêmes notions sont elles-mêmes fortement polysémiques et interdépendantes. La difficulté tient aussi au fait que la notion d'empathie est la plus récente (elle date de la fin du XIX^e siècle) tandis que le terme de sympathie a pu être utilisé pour renvoyer à des phénomènes pensés ensuite sous le vocable d'empathie. Ainsi, A. Smith (1774, p. 4-5) définit la sympathie non seulement comme un sentiment moral, mais comme un phénomène physiologique de résonance somesthésique², proche de la notion réflexe d'imitation sensorielle, que beaucoup considéreraient aujourd'hui comme une manifestation d'empathie :

Lorsque nous voyons porter un coup au bras ou à la jambe de quelqu'un, nous retirons par un mouvement naturel notre bras ou notre jambe ; et dans le moment où la personne est frappée nous sommes en quelque sorte frappés nous-mêmes, et ressentons le coup avec elle.

- 3 Ce mouvement relève du réflexe, davantage que de la réflexion, et J.-J. Rousseau, à peu près à la même période, s'interroge sur le site de la souffrance (« ce n'est pas nous, c'est dans lui que nous souffrons »), en mettant en avant la dimension hétérocentrée de l'empathie, tandis que la sympathie serait plus égocentrée (*apud* Patoine, 2015, p. 77-78).
- 4 Face à ces difficultés, je renvoie à un certain nombre de publications essentielles (Berthoz & Jorland, 2004 ; Tisseron, 2010, 2017 ; Wall, 2010 ; Nussbaum, 2011 ; Brunel & Cosnier, 2012 ; Rabatel, 2014, 2016a, 2017a, dont je résume ici très rapidement certaines analyses du chapitre 2). L'empathie sur laquelle je mets l'accent est l'empathie secondaire, dite encore empathie imaginative – pour la distinguer de la pré-empathie (ou empathie primaire) des jeunes enfants (Brunel & Cosnier, 2012) –, qui se met progressivement en place entre 2 et 7 ans, à mesure que les jeunes enfants acquièrent toutes sortes d'autonomies : physique (avec la marche) ; émotionnelle et cognitive (avec la complexification du rapport à l'espace [Berthoz, 2004], la montée en puissance du sentiment de soi et de celui des autres, la conscience qu'il peut être intéressant de nouer des relations avec les autres, de les anticiper [Tisseron, 2010]), le tout augmentant les facultés de décentrement et d'abstraction, comme celles d'intellection de ses émotions et sensations. Autrement dit, cette forme d'empathie élaborée est plus complexe que la définition de l'empathie par les neurones miroirs (Rizzolatti & Sinigaglia, 2007), car il ne faut pas confondre ces mouvements de simulation instinctifs, qui posent un lien inintentionnel entre perception et action, avec des mouvements de simulation plus élaborés, comme ceux qu'évoque R. Jouvent (2013, p. 12-14), qui vont jusqu'à englober les relations de simulation empathique et établissent une intentionnalité réflexive. Toutes choses égales, on peut en dire de même des phénomènes d'empathie qui passent par des phénomènes d'écho sur le plan corporel, tels ceux qu'analyse J. Cosnier dans les interactions, à travers son concept de corps analyseur avec la prise en compte de la multimodalité, de la dynamogénie énonciative, c'est-à-dire de la mise en corps de la pensée, le rôle du corps dans la gestion des tours de parole et dans les phénomènes d'échoïsation – échopraxie, échomimie, écholalie, échophonie – (Brunel & Cosnier, 2012, p. 42, 62-63 et 101-103) : là encore, ces phénomènes, bien réels, ne sont pas le tout de l'empathie ; de surcroît, ce ne sont pas ceux que l'on peut analyser *aisément* dans le cadre de la production et/ou de la réception active des récits.
- 5 Cependant, je ne veux pas masquer au lecteur que ce qui précède relève de choix théoriques et de considérations didactiques que l'on peut discuter. Je ne mésestime pas qu'on puisse argumenter valablement en faveur de la dimension corporelle (et donc

somesthésique de l'empathie), comme le fait avec talent³ P.-L. Patoine (2015), pour la réception, – et l'on imagine aussi que cette thèse pourrait être défendue pour la production, par exemple dans le cadre de travaux sur les effets somatiques et interprétatifs des choix de mise en scène de textes de théâtre ou encore de choix de perspective narrative dans des ateliers d'écriture. Ce que je propose est, au total, une conception articulée de l'empathie, qui défende le pouvoir des phénomènes cognitifs et imaginatifs, sans nier pour autant la force des phénomènes corporels, en les inscrivant dans un continuum et aussi un trajet anthropologique. Il m'apparaît somme toute déraisonnable de donner à croire que la part du corps puisse être défendue au mépris de celle de l'esprit, et tout autant d'ignorer les relations entre esprit et corps, y compris (et peut-être même surtout) quand on défend l'idée d'une connaissance incarnée, de la prégnance du phénomène général d'*embodiment*, comme c'est mon cas. C'est ainsi que le lecteur qui empathise avec ses personnages ne vit certes pas la résonnance des sensations comme siennes : mais si les sensations ne sont pas siennes, la résonnance l'est, et elle construit un « corps hybride », « oscillant entre la perspective personnelle et l'étrangeté du "point de sentir" proposé par le texte » (*ibid.*, p. 93). Ce processus est partiellement sensoriel, mais il est aussi fictionnel, ou, plutôt, fictif, reposant sur des processus imaginatifs qui ne se bornent pas au monde de la fiction (Rabatel, 2017c), et cette opération réflexive n'existerait pas sans son substrat sensoriel, mais pas davantage sans son débouché imaginatif et conceptuel. Au fond, disant cela, je ne fais que poursuivre dans la voie du continuum de la pré-réflexivité vers la réflexivité, des perceptions vers les ressentis, les pensées, les paroles qui préparent ou accompagnent les actions (Rabatel, 2008, p. 417-420, 440-449, 464-469).

- 6 Néanmoins, l'empathie n'est pas toujours positive, elle peut servir au pire (Tisseron, 2017)

⁴ comme au meilleur (Berthoz, 2004 ; Tisseron, 2010), pour peu qu'elle soit mêlée de considération sympathique envers autrui :

L'imagination participative (ou « empathie » comme je l'appelle souvent) n'est qu'un ingrédient parmi d'autres de la sympathie et de la compassion. Les bons comédiens font appel à leur imagination participative pour de nombreux types de personnages, mais ils éprouvent sans doute plus de sympathie pour certains personnages que pour d'autres. Chez les personnes malfaisantes, l'empathie est mise au service du mal : le tortionnaire s'en sert pour comprendre la vision du monde de sa victime, afin d'exercer sur elle son sadisme. L'imagination participative ne sert donc pas à grand-chose si les intentions ne sont pas bonnes, et si l'on n'éprouve pas pour autrui un intérêt et une sympathie assortis d'un authentique engagement éthique à ne pas faire de mal. Beaucoup de gens sont capables d'intérêt et de sympathie, mais restent très fermés dans leurs rapports avec autrui pour la simple raison qu'ils ne prennent pas la peine d'imaginer la situation des autres. (Nussbaum, 2013, p. 202-203)

- 7 Les relations entre empathie et sympathie sont tout sauf simples, contrairement à ce que les propos ci-dessous laissent penser, si on les met en perspective avec l'analyse précédente de M. Nussbaum :

L'empathie consiste à se mettre à la place de l'autre sans forcément éprouver ses émotions, comme lorsque nous anticipons les réactions de quelqu'un ; la sympathie consiste inversement à éprouver les émotions de l'autre sans se mettre nécessairement à sa place, c'est une contagion des émotions, dont le fou rire peut être considéré comme typique. Autrement dit, on peut être empathique sans éprouver de sympathie de même qu'on peut avoir de la sympathie sans être empathique. (Jorland, 2004, p. 20-21)

- 8 S. Tisseron (2010) ou M.-L. Brunel & J. Cosnier (2012) soulignent cependant que la distinction n'est pas facile à faire, du moins pour les premiers temps du développement de l'empathie chez l'enfant. D'autres paramètres complexifient la donne, par exemple le critère de la proximité ou la distance (empathiser sur des amis ou sur des ennemis, sur des valeurs partagées ou non, des situations connues ou inconnues, par exemple, ne produit pas les mêmes effets cognitifs, émotionnels), ou encore le critère de la valeur : on n'empathise sans doute pas autant sur des personnes, des sentiments ou actions mal bien ou considérées, etc. Ces questions ne sont pas prises en compte par G. Jorland & A. Berthoz (2004) parce que leur approche psychologique de la sympathie se veut naturaliste et se réduit à une réaction de résonance somesthésique. De plus, leur définition est discutable, sur le plan philosophique, car elle repose sur une dichotomie biaisée et inexpliquée, utilisant des termes orientés positivement pour l'empathie tandis que la sympathie est évoquée à travers des termes orientés négativement. Or la sympathie peut être entendue aussi en un sens altruiste, comme ouverture compassionnelle envers les autres, envers qui on fait mouvement pour partager sincèrement leur peine, sans pour autant verser dans la confusion ni perdre le sentiment de soi⁵. Au total, les choses sont plus complexes que ne l'écrit G. Jorland : l'empathie peut servir au meilleur comme au pire, par exemple à manipuler les gens (Tisseron, 2017), et la sympathie (feinte) aussi. Ce n'est donc qu'en s'appuyant sur la valeur altruiste positive de la sympathie (voir les citations de Nussbaum, 2013, et aussi 2011, p. 37-38, 61 ; 2015, p. 190-192⁶) – proche de la bienveillance, de la compassion – que l'empathie joue un rôle positif intéressant d'un point de vue social. Voilà qui relativise aussi la thèse selon laquelle la bienveillance ne concernerait que la sympathie (Patoine, 2015, p. 83-84) et pas l'empathie : car si le lien entre bienveillance et sympathie est avéré, il ne l'est pas toujours, et il peut aussi être établi avec l'empathie.
- 9 Comme mon propos est de réfléchir aux conditions didactiques dans lesquelles l'empathie pourrait s'avérer un outil intéressant pour la didactique de la lecture en français et la formation du citoyen, notamment à travers la lecture des récits, je propose une reformulation explicite de la définition de l'empathie (« se mettre à la place des autres de façon bienveillante ») qui soit exploitable pour le linguiste (et aussi, espérons-le, pour un enseignant doté d'un bagage de linguistique plus substantiel que ce n'est le cas aujourd'hui). Si l'empathie est en effet de nature projective, et si l'on essaie de décliner les composantes cognitivo-linguistiques de ce décentrement imaginatif, on dira que l'empathie, sous son versant linguistique, consiste à se mettre à la place des autres, à envisager de leur point de vue ce qu'ils *peuvent*⁷ percevoir (de la place où ils sont), ressentir, penser, dire, faire..., en considérant que le point de vue correspond d'abord à une localisation spatio-temporelle déterminée, puis à une localisation beaucoup plus abstraite, consistant à envisager les choses selon tel cadre notionnel, avec telles valeurs, préoccupations, etc. Cette conception très générale de l'empathie, telle que je la formule ci-dessus, intéresse le linguiste et concerne directement la théorie linguistique du point de vue (PDV), parce qu'elle fournit d'emblée un cadre de travail et des outils/concepts/notions linguistiques.
- Le cadre de travail propose d'étudier l'empathie à travers la façon dont un locuteur est capable d'imaginer ce qu'un autre peut :
 - Percevoir. Cela entraîne donc l'étude linguistique des diverses formes de perception (voir, entendre, sentir, toucher...) et de leurs relations.
 - Ressentir. Cela ouvre sur l'étude linguistique des affects, des émotions, des sentiments.

- Penser, dire. Ces deux domaines concernent l'expression des pensées, des paroles, de leurs relations, posent la question de la parole intérieure, des diverses formes de discours rapportés ou représentés, tous domaines déjà bien balisés par la linguistique, mais qui restent encore à défricher.
- Faire. Cela touche bien évidemment au domaine de l'action, de ses valeurs, de ses motivations, et donc soulève la question de l'intentionnalité. Plus largement, cela pose la question des relations entre perceptions, émotions, cognition, action, que j'ai essayé d'aborder à partir de la dialectique pré-réflexivité/réflexivité. Sans compter toutes les questions relatives aux relations entre fait, évènement, aux questions touchant à la liberté, au déterminisme, à la destinée, qui tiennent largement à la façon dont les choses sont racontées, mises en perspective – et cela renvoie ici aussi à la problématique du PDV, du côté du locuteur/énonciateur premier.
- Les outils sont largement d'ordre énonciatif, puisque le PDV est un phénomène projectif et que le rapport empathique peut se lire à travers la façon dont se construit l'objet du discours⁸, telle qu'elle révèle le PDV d'un énonciateur sur la dénotation de l'objet, moins objective, donc, qu'on le croit habituellement :
 - En premier lieu, les outils reposent sur la disjonction locuteur/énonciateur. En effet, le lecteur attentif se sera demandé : mais à quoi correspond, sur le plan linguistique, cet « autre », dans la formulation ci-dessus, « la façon dont un locuteur est capable d'imaginer ce que cet autre peut... » ? Cet autre peut renvoyer à un locuteur second, mais uniquement s'il parle. En revanche, s'il s'agit de rendre compte de son PDV à travers ses perceptions, ses ressentis, ses pensées, ses actions, cela ne peut guère concerner qu'une source non locutrice : soit un énonciateur second (Ducrot, 1984, p. 204-205). Mais ces deux manifestations de l'altérité, hétérodialogiques, n'épuisent pas la question, l'autre est également en nous. La dynamique des PDV reliée aux décentrement empathiques fournit un cadre plus riche pour penser l'altérité, sous la forme hétérodialogique des autres que soi, mais aussi sous son versant autodialogique⁹ : car je peux réfléchir à une situation, une notion, en changeant de perspective, de place, de cadre théorique, de système de valeurs ou de normes esthétiques, en sorte que s'ouvre ici le continent des autres de soi (Rabatel, 2016a, p. 142), et de leur rôle dans la problématisation de l'expérience.
 - En deuxième lieu, l'outil privilégié de l'analyse concerne tout ce qui, dans la référenciation des objets du discours, permet d'analyser la subjectivité du PDV¹⁰, et notamment les valeurs modales (d'où les italiques, ci-dessus, pour évoquer le fait que le PDV empathique imagine ce que l'autre peut/ne peut pas, veut/ne veut pas, doit/ne doit pas, etc.) percevoir, ressentir... La dimension modale est ici capitale, dans la perspective de l'analyse de l'intentionnalité, que celle-ci concerne l'énonciateur premier E1 ou les énonciateurs seconds.
 - En troisième lieu, l'analyse linguistique des PDV permet de rendre compte de ces derniers quelle que soit la forme sous laquelle ils se manifestent, en première ou en troisième personnes, de façon subjectivante ou objectivante, sous la forme d'opinions de jugements (individuels, collectifs, indéfinis, doxaux ou non), y compris en l'absence d'opinion, car le choix des mots, leur ordre, indiquent le rapport de l'énonciateur à l'objet qu'il dénote (Rabatel, 2008).
 - En quatrième lieu, l'outil repose sur la polyphonie et le dialogisme, qui aident à analyser les voix, les PDV, et surtout permettent d'analyser le poids du PDV du locuteur/énonciateur premier, qui ne peut pas faire abstraction de sa situation, de ce qu'il est, même lorsqu'il fait effort pour se mettre à la place d'un autre. Ces outils sont donc

indispensables pour penser les enchâssements de PDV, et, plus largement, le poids de la visée regardante de L1/E1 sur le PDV des (l2)/e2.

- 10 L'empathie est en définitive un bon observatoire pour rendre compte de procès de subjectivation qui sont de part en part socialisés et questionnent la naïve séparation de l'objectif et du subjectif, du moins dans l'ordre du langage (Rabatel, 2013). Sur ce point, la psychologie (du moins une psychologie fondée sur une approche interactionniste et sociale des processus de subjectivation) est en phase avec le dialogisme. Nous sommes les autres. Non pas seulement parce que nous ne pouvons pas faire autrement que tenir compte des autres, mais en ce sens que nous avons intérêt à nous ouvrir aux points de vue des autres pour mieux construire le(s) nôtre(s). À ce titre, l'empathie nous enrichit tout en dynamisant potentiellement la relation que nous pouvons nouer avec les autres, ce qui passe par autre chose de plus que l'empathie, ce que j'ai proposé de nommer la *mobilité empathique*.

De l'empathie à la mobilité empathique

- 11 D'une certaine façon, la question centrale à laquelle il faut répondre concerne les facteurs permettant à l'empathie de jouer un rôle positif. Une première réponse a été donnée par M. Nussbaum et A. Caillé, d'ordre éthique et relationnel. Je voudrais en avancer une deuxième, fondée sur des considérations qui font la part belle aux dimensions cognitives et socio-politiques, sans minorer pour autant le poids des contraintes situationnelles, émotionnelles, axiologiques. En effet, l'accommodation linguistique de la notion d'empathie, à travers la problématique générale du PDV, n'offre pas seulement des cadres d'analyse et des outils théoriques, elle souligne aussi l'intérêt du changement de PDV, envers les autres comme envers soi. Ce faisant, elle incite à faire retour sur la conception de l'empathie, et à mettre en avant l'hypothèse que ce qui peut faire l'objet d'une éducation à l'empathie, c'est le développement de la capacité à multiplier les opérations de décentrement, pour mieux saisir la complexité des choses. C'est ce que j'appelle la *mobilité empathique*, qui présente l'avantage d'être directement en prise avec l'aptitude linguistique qui consiste à pratiquer des déplacements de PDV, que l'on prenne à son compte ou non ces nouveaux PDV.
- 12 Dans cette optique, la démarche de mobilité empathique consiste à s'intéresser aux autres, dans leur diversité, en essayant de les comprendre de l'intérieur, depuis leur situation, leurs expériences, les valeurs et connaissances qui sont les leurs. La mobilité empathique met l'accent sur le fait que l'intérêt de l'empathie consiste à dépasser les mouvements empathiques avec ceux qui nous sont proches, dans la mesure où ce type de décentrement est très partiel, puisqu'il concerne nos doubles spéculaires. Elle met aussi l'accent sur le fait qu'il serait dommage de limiter les décentrement uniquement sur une personne, proche ou non. Elle souligne également l'intérêt qu'il y a à opérer ces déplacements non seulement au niveau des relations interindividuelles, « de sujet à sujet », selon la formule d'E. Morin (1999, p. 52), mais aussi de sujet à groupes. Elle souligne l'intérêt de pratiquer ce type de décentrement de façon systématique, et pas seulement dans les situations confortables où le sujet empathisant peut se décentrer sans trop d'effort, ou bien encore le fait parce qu'il y va de ses intérêts. Un dernier argument en faveur de la notion de mobilité empathique consiste à pratiquer un décentrement tous azimuts, non seulement envers des autres *que* soi (sujets ou groupes), mais encore à jouer

avec des autres *de soi*, à changer soi-même de position, de cadre de référence, de cadre théorique, pour penser telle situation, tel problème, de plusieurs points de vue.

- 13 Autrement dit, la mobilité empathique introduit une dimension normative, qualitative, là où la notion d'empathie est purement descriptive. Plaider en faveur de la mobilité empathique revient à dire que mieux vaut s'ouvrir non seulement à ceux qui nous sont proches, mais aussi à ceux qui sont éloignés de nous (spatialement, sociologiquement, culturellement, idéologiquement) ; mieux vaut s'ouvrir aux autres non seulement dans son propre intérêt, mais aussi par altruisme¹¹ ; mieux vaut s'ouvrir vers l'inconnu, pour atténuer ses peurs¹² ; mieux vaut encore penser l'altérité en soi, naviguer entre diverses façons de voir, de sentir, pour tenter de comprendre que les situations, les événements, les idées, les propositions peuvent être examinés sous plusieurs angles, plusieurs points de vue ; et mieux vaut enfin tenter de multiplier ces expériences différentes tout en tentant de les hiérarchiser, pour essayer de penser le complexe, comme l'indique B. Latour (2006, p. 210-213) – et ce non sans oublier la relation des idées aux situations et aux expériences corporelles. En sorte que cette mobilité empathique tous azimuts permet d'enrichir nos expériences des autres, de soi et du monde.
- 14 Bien sûr, on objectera qu'une telle posture est exigeante et que l'être humain n'est pas toujours enclin à de tels efforts ; que ces décentrement généralisés font courir à l'individu le risque de perdre le sentiment de soi ; que la prise en compte de tous ces PDV, de toutes ces vérités partielles peut faire tomber dans un relativisme plus ou moins généralisé. Ce sont là des dangers incontestables. Mais ils n'ont pas le statut de véritables objections à la notion, dans la mesure où ils signalent des dérives à éviter, lesquelles ne sont pas consubstantielles à la mobilité empathique.

1. La première objection est de faible portée. Assurément, les êtres humains ne peuvent pas toujours être des surhommes et des héros du désintéressement altruiste. Mais ce constat n'enlève rien au fait qu'en réalité, l'être humain, en tant qu'être social, a intérêt au désintéressement, dans la mesure où les bonnes actions peuvent être rendues (comme les mauvaises, d'ailleurs).
2. Quant au risque de se perdre, il est réel, mais pas fatal : car l'argument selon lequel le décentrement risque de faire perdre le sentiment de soi peut être lui aussi renversé, le contact avec les autres étant au contraire une source d'enrichissement du soi. La mobilité empathique est donc potentiellement positive pour le soi (et pour les autres) à la condition que chacun garde le sentiment de soi (Berthoz, 2004, p. 262-263 ; Tisseron, 2010), et donc se saisisse de la richesse potentielle de l'ouverture aux autres en faisant l'effort d'accommoder ces expériences en fonction de sa propre situation.
3. Le troisième danger, celui du relativisme, est sérieux, mais il n'est pas non plus fatal : la seule façon d'y échapper est de pratiquer, telle une ascèse, des exercices de mobilité empathique qui s'astreignent non seulement à s'intéresser à d'autres points de vue, mais qui fasse effort pour peser ce qu'ils valent, en les confrontant à la réalité. Cette réflexion ne se limite pas à collecter des PDV divers, voire contradictoires, elle en propose une synthèse sur la base des vérités partielles, de façon à rendre compte de la complexité intrinsèque de l'objet comme de sa complexité extrinsèque : car la complexité des objets dépend aussi des différences d'expériences des utilisateurs, et donc des différences de PDV quant à l'objet. Au fond, la mobilité empathique prend en compte la relativité des savoirs, sans verser dans un relativisme généralisé (Rabatel, 2017a, chapitres cinq et six). La mobilité empathique nous arme cognitivement pour appréhender la vie selon un rapport plus ou moins réflexif, philosophique à l'expérience, pour tenter de mener une vie bonne, ensemble, avec des autres qui sont pour partie différents de nous, pour partie semblables à nous. Cette approche n'a pas que des vertus relativement à soi, elle en a aussi par rapport aux autres :

c'est là sa dimension culturelle et politique, à travers un certain nombre de capacités d'ordre général sur lesquelles insiste M. Nussbaum (2011, p. 37-38, 61 ; 2013, p. 341-343), qui reposent toutes sur une aptitude générale au décentrement, afin de ne pas envisager les autres que de son point de vue, ni de croire qu'on est tributaire uniquement d'un seul point de vue.

- 15 S'il est certain que l'empathie et même la mobilité empathique peuvent être à l'œuvre en toute occasion, dans la vie ordinaire, professionnelle, sentimentale, économique ou politique –potentialité qui est loin de se manifester hélas aussi souvent qu'on le voudrait, mais qui doit être pensée, sans naïveté, comme un but, un horizon vers lequel tendre –, elles peuvent aussi être sollicitées dans maintes activités langagières à visée fonctionnelle, qui donnent des *renseignements* : dans les explications, les instructions, les argumentations, les informations, les narrations. Il semble même que l'activité de narration soit particulièrement propice à l'activité empathique et qu'en retour, l'activité empathique soit particulièrement utile pour écrire, lire, vivre à la lumière des *enseignements*¹³ que les sujets lecteurs tirent des récits. Car la fiction (qui est une des grandes catégories des récits¹⁴), par son décalage d'avec les contingences et les nécessités de la vie quotidienne, favorise des aptitudes au décentrement qui interrogent les visions stéréotypées et essentialisantes des groupes (voir Morin, 1999 ; Nussbaum, 2011 : chapitre 6 ; 2013, p. 203-204 ; 2015, p. 43-44, 156-158).
- 16 En somme, passer de l'empathie à la mobilité empathique, c'est prendre en compte tous les déplacements empathiques, de soi à soi, de soi aux autres, dans le cadre de relations interindividuelles ou groupales, qui problématisent toutes sortes de *rappports* à trop souvent naturalisés, au corps, aux émotions, à l'intellect, aux notions (idéologiques, scientifiques), aux valeurs, à la société, à la culture, à l'histoire, etc., pour penser au mieux la complexité intrinsèque des choses comme leur complexité extrinsèque, celle qui résulte des différences de points de vue en fonction des différences de situations, d'expériences, d'usages et d'intérêts.

Ce que le récit apporte à la mobilité empathique (et réciproquement)

- 17 Je développerai ce point en me centrant sur la problématique de la lecture¹⁵. Je commencerai par un détour en faisant allusion à l'expérience de M. Nussbaum, qui utilise des récits littéraires dans la formation qu'elle dispense aux juristes, à la *Law School* de l'université de Chicago. L'auteure, qui n'est pas juriste, mais philosophe, défend la thèse que l'empathie (qu'elle nomme *imagination participative* ou, en d'autres situations, *imagination narrative*¹⁶) est utile pour une saine administration de la justice, humaniste¹⁷ :
- L'imagination littéraire est un élément de la rationalité publique ; elle n'en est pas le tout. Il serait, à mon sens, tout à fait dangereux de vouloir substituer l'imagination empathique au raisonnement moral guidé par les règles, et je ne suggère rien de tel. En réalité, je prends la défense de l'imagination littéraire justement parce qu'elle me semble être un élément indispensable d'une attitude morale qui nous demande de nous intéresser au bien des personnes étrangères, dont les vies sont éloignées des nôtres. (Nussbaum, 2015, p. 18)¹⁸
- 18 M. Nussbaum cite à l'appui de sa thèse la philosophie utilitariste, notamment les travaux d'A. Smith (1774, p. 19), avec sa *Théorie des sentiments moraux* :

Même si ces émotions ont leurs limites et leurs dangers, comme je le montrerai, et même si leur rôle au sein du raisonnement moral doit être soigneusement délimité, elles apportent également une vision partielle, mais forte, de la justice sociale, et fournissent des motivations puissantes d'une conduite juste.

- 19 Bien évidemment, cette thèse ne va pas de soi, car elle contrevient à l'idée que la plupart d'entre nous (et des spécialistes du droit) se font d'une formation juridique scientifique, objective, impartiale (Nussbaum, 2015, p. 15-16). C'est pourquoi tout l'ouvrage répond aux principales objections qu'on peut lui opposer, notamment celles selon lesquelles l'imagination littéraire ne serait pas scientifique, pervertirait la science ; serait irrationnelle du fait qu'elle est sous l'emprise des émotions ; serait étrangère à l'impartialité et à l'universalité caractéristique des jugements publics (*ibid.*, p. 32)¹⁹. Les chapitres 2, 3 et 4 répondent à ces trois objections. Il n'est bien évidemment pas question ici de résumer ces arguments, mais il est cependant facile de rappeler que l'empathie n'est pas seulement fondée sur les émotions, ni même essentiellement, mais plutôt sur des connaissances, des savoirs ; que « les » émotions ne sont pas dénuées de rationalité (Plantin, 2011) ; que les idées d'impartialité et d'universalité font fi des différences et qu'appliquées à la lettre, elles rendent inutiles tout procès, toute appréhension circonstanciée des délits et crimes, à ne pas tenir compte des circonstances atténuantes ou aggravantes : à ce compte, il suffirait d'appliquer un barème unique, ce que la plupart des systèmes juridiques se répugnent à juste titre à faire, car les délits et les peines sont passibles de punitions variables selon les situations.
- 20 Mais laissons ces débats juridiques pour en venir à la thèse en elle-même. M. Nussbaum (2015, p. 43-44) prend soin de souligner que tous les romans ne sont pas au même titre propices au développement de l'empathie, même si la plupart d'entre eux présentent l'avantage pour le lecteur (déjà souligné par A. Smith) de s'identifier aux uns et aux autres, de prendre de la distance avec les uns et les autres, sans être soumis aux diktats de la réalité (*ibid.*, p. 156-158). A. Smith parle de lecteur impartial, parce qu'il fait la connaissance des uns et des autres, sans borner son savoir uniquement à ceux qui sont visibles (car bien évidemment ce sont les invisibles qui ont le plus à pâtir) et considère que ce modèle est utile pour le domaine juridique. Un autre avantage est que la connaissance des êtres singuliers est une bonne façon de contrebalancer la logique des stéréotypes, qui reposent sur des jugements visant les groupes :
- Le racisme, le sexisme, et de nombreuses autres formes de préjugés malveillants s'enracinent très souvent dans l'attribution de caractéristiques négatives au groupe dans son entier. [...] Cette attitude ne peut survivre à la connaissance individualisée d'un ou de plusieurs membres de ce groupe. Cela ne veut pas dire que même au contact d'un individu, l'on ne puisse pas trouver bien des manières de le déshumaniser en pensée. Mais cela signifie cependant que lorsque l'on applique à l'individu l'attitude littéraire d'imagination sympathique, il devient impossible, au moins pour un moment, d'en dresser un portrait déshumanisant. [...]
- À mon sens, la compréhension littéraire promeut des tournures d'esprit qui conduisent vers l'égalité parce qu'elles contribuent à démanteler les stéréotypes qui fondent les haines de groupe. (Nussbaum, 2015, p. 190-191)
- 21 Partant de là, il ne surprendra personne que M. Nussbaum choisisse comme support pour son cours *Un Enfant du pays*, de R. Wright, car ce roman lui semble particulièrement apte à aider les futurs spécialistes du droit à mieux connaître ceux qu'ils rencontreront par priorité dans les tribunaux, compte tenu des injustices sociales, du racisme, et, plus largement, de la méconnaissance des autres qui frappent son pays, les États-Unis, que cela touche les justiciables ou les professionnels de la justice :

Si l'une des contributions significatives du roman à la rationalité publique tient à sa description de l'interaction entre des aspirations humaines partagées et des circonstances sociales concrètes, il semble raisonnable de rechercher des romans qui décrivent les circonstances particulières de groupes avec lesquels nous vivons et que nous voulons comprendre, en prenant l'habitude de considérer l'épanouissement ou la frustration de leurs aspirations et de leurs désirs au sein d'un monde social qui peut être caractérisé par des inégalités institutionnelles. (ibid., p. 191-192)

- 22 Pour étayer à cette hypothèse, j'analyserai et exemplifierai quelques niveaux où peut jouer la mobilité empathique, qui, didactiquement, peut porter sur des domaines divers (voir supra), peut s'intéresser aussi aux différents supports d'empathie, acteurs personnages, actants plus ou moins abstraits, tels des systèmes de valeurs ou des systèmes idéologiques, actant narrateur, incarné ou non dans un personnage, sans compter le travail sur les formes d'expression objectivante ou subjectivante et leurs effets sur la dynamique empathique et interprétative.
- 23 Je ferai d'abord écho à la montée en puissance, en philosophie, en histoire, de la question animale, qui amène à reconsidérer la position de l'Homme à l'égard des « bêtes » (comme d'ailleurs à l'égard du milieu), plaide pour des traitements plus respectueux des animaux. Cette thèse n'est pas nouvelle en philosophie, même si elle a été très marginale (Fontenay, 1998 ; Cyrulnik, Fontenay & Singer, 2013) ; elle l'est totalement, en revanche, dans la discipline Histoire, comme le montrent les travaux pionniers d'É. Baratay (2012). Il est bien sûr difficile d'écrire l'histoire du point de vue des animaux, il n'y a pas de documents qui émanent d'eux. À bien y réfléchir, il n'y a pas eu non plus de tels documents, pendant des millénaires, concernant le peuple, la grande masse de ceux qui travaillaient (la terre, d'abord). Mais il a suffi d'un changement de point de vue pour que ces invisibles deviennent visibles. Il y a cependant une différence énorme entre les bêtes et les hommes, fussent-ils des bêtes de somme : c'est qu'ils avaient la capacité de parler, d'écrire, de laisser des témoignages, bref, de fournir des témoignages aux historiens, à mesure que les progrès économiques, politiques et sociaux ont permis aux enfants des classes populaires d'accéder à l'instruction. Rien de tel avec les animaux. Or ce n'est pas un hasard si une des sources essentielles (mais non unique) de l'historien de la vie animale se retrouve dans certains récits, comme le montre avec éclat le dernier ouvrage d'É. Baratay, dont le titre est significatif, *Biographies animales* : en effet, ces biographies sont, pour beaucoup, reconstruites sur la base de récits empathiques (Baratay, 2017, p. 18, 21-2) – bien que les moyens linguistiques utilisés à cette fin soient discutables. Assurément, ces témoignages humains sont des représentations, plus ou moins conformes à la réalité de la condition animale, dépendantes des représentations des auteurs sur la notion d'animalité et celle de cause animale, comme cela est patent, *e.g.* lorsque l'on évoque les taureaux et la tauromachie (ibid., p. 107-120). Mais, sous cet aspect, les documents ne demandent pas de traitement spécifique, l'historien doit toujours collationner les sources, les confronter, entre elles comme avec les autres éléments objectifs de la réalité, par exemple des documents sanitaires, des témoignages médiatiques²⁰. Il n'est pas indifférent de remarquer qu'un nombre important de récits littéraires ont posé directement ou indirectement cette question animale, via une approche empathique bienveillante du monde animal (Rabatel, 2017b).
- 24 Le deuxième exemple, très différent, concerne le dernier récit d'E. Carrère, *Le Royaume*, qui est un chef-d'œuvre de la mobilité empathique, caractéristique de la manière de l'auteur, comme J. Piat (2014, p. 107-110) l'a bien montré. Comme *Limonov*, *D'autres vies que*

la mienne, Un roman russe, Le Royaume est une œuvre fortement empathique. *Le Royaume* bouleverse la frontière entre récit en première et en troisième personne ; il met en scène des déplacements empathiques auto- et hétérodialogiques du narrateur, qui raconte l'histoire de l'évangéliste Luc, ses écartèlements entre ses fidélités difficilement compatibles à l'apôtre Paul, aux autres témoins qui ont rencontré Jésus, sans compter sa fidélité à l'ancienne Alliance juive. Luc est un alter ego de l'auteur lui-même (je dis bien *de l'auteur*, pas simplement du narrateur), qui, dans une sorte de constant dialogue de soi avec soi, revient sur son rapport perdu à la foi, sur ses engagements parfois contradictoires. Tout cela construit de passionnants décentrement auto- et hétérodialogiques, dans lesquels la bienveillance est une des conditions essentielles de la compréhension de soi et des autres, d'une saisie des contradictions qui s'explique moins par des faiblesses individuelles que par la passion d'embrasser le réel dans toute sa complexité (Rabatel, 2016c).

- 25 En définitive, la dimension empathique peut fonctionner chez le lecteur selon de multiples ressorts, complémentaires, mais néanmoins relativement autonomes : une sensibilité somative, une sensibilité esthétique à des sensations esthétiques (stratégies formelles, prosodiques, stylistiques)²¹, une sensibilité éthique, qui porte à ressentir des émotions avec les autres, voire pour les autres (Patoine, 2015, p. 87). Sur cette base, et en tenant compte de la valorisation de la dimension somesthésique, P.-L. Patoine distingue
- une lecture empathique forte, fondée sur les phénomènes somesthésiques, « où le corps du spectateur reproduit de manière presque involontaire l'état sensoriel du personnage qu'il contemple » (Patoine, 2015, p. 246²²). Ce modèle est largement analogue aux phénomènes d'identification corporels cinématographiques, et il fonctionne on ne peut mieux avec certains types de récits, pornographiques, d'horreur, fantastiques, de suspense²³ ;
 - une lecture empathique faible fondée sur les mêmes implications sensori-motrices, mais moins intenses et moins conscientes d'elles-mêmes, plus intellectuelles et plus distancées aussi – tandis que pour P.-L. Patoine (ibid., p. 22) la dimension forte, somesthésique, « demande un abandon à la fiction », un « suspens partiel de la vigilance et de la raison ».
- 26 Compte tenu des choix opérés plus haut, je n'opposerai pas ainsi lecture empathique forte et faible, mais je distinguerai, sans les opposer, une lecture empathique partielle, à base somesthésique, ou une lecture empathique plus globale du somatique au sémiotique, de l'interindividuel au social et au culturel, avec des décentrement auto- et hétérodialogiques.
- 27 La mobilité empathique permet de problématiser la lecture (comme l'écriture ou l'analyse savante²⁴), et notamment d'expliquer le passage d'un mode de lecture à l'autre (Picard, 1986 ; Jouve, 1993), de problématiser la relativité et la rationalité des valeurs (Heinich, 2017), de démultiplier les *rapports* à, ce qui est utile tant pour les usages professionnels des récits (scolaires, académiques) que pour les pratiques quotidiennes et désintéressées des lecteurs ordinaires. Les récits offrent de multiples occasions d'identification, plus ou moins empathiques ou plus ou moins fusionnelles : sous cette aune, on peut établir une relation problématisante entre les postures de *lu*, relativement passives et fusionnelles, et la sympathie (Picard, 1986 ; Jouve, 1993), entre les postures de *liseur* et de *lectant* (Picard, 1986), de *lisant* et de *lectant jouant* et de *lectant interprétant* (Jouve, 1993) et l'empathie cognitive – intégrant la rationalisation des émotions – : en effet, ces analyses ont tout à gagner à être enrichies des considérations sur les continuums somesthésique/cognitif, somesthésique/sémiotique, qui soulignent la part plus ou moins consciente de phénomènes de contagion corporelle, et, partant, le travail sur soi, sur ses ressentis, qu'ils

autorisent, voire favorisent, grâce notamment à leur mise en discours, sous une forme narrative. La mobilité empathique permet de réfléchir aux disjonctions ou conjonctions entre émotion et cognition ; de réfléchir sur les caractéristiques des situations, des formes d'expression qui permettent d'empathiser sans éprouver de la sympathie ou au contraire de faire aller de pair empathie et sympathie ; de croiser ces phénomènes avec la question des valeurs.

- 28 Si la mobilité empathique n'est pas nécessaire pour faire de bons récits (pas plus qu'on ne fait de la bonne littérature avec de bons sentiments), elle est en revanche très utile dans le processus de lecture et d'interprétation des textes, plus encore dans les dynamiques d'appropriation du monde des textes et d'ajustements avec celui des lecteurs. Partant de là, bien évidemment, il est des œuvres qui se prêtent plus ou moins à la démonstration. Dans tous les cas, l'œuvre ne peut rien seule, c'est au lecteur à faire la moitié du chemin. C'est à lui de mettre en action une posture compréhensive, empathique, omnidirectionnelle, en d'autres termes une posture de mobilité empathique bienveillante pour comprendre les autres que soi, tous les autres, et aussi les autres de soi. Le récit est un formidable terrain d'expérience (somesthésique, esthétique, éthique, socio-politique), parce qu'il s'offre à la pensée incorporée sous deux dimensions fondamentales et complémentaires : celles d'un monde *fictionnel*, qui permet au lecteur du jeu par rapport aux contingences et aux normes socio-culturelles, celle du *fictif*²⁵, également, qui nous fait nous déplacer pour envisager, sous des modes identificatoires plus ou moins fusionnels comme sous le mode distancié du *comme (si)*, « d'autres vies que les nôtres », d'autres mondes que les nôtres, ailleurs, autrefois, là-bas, comme là, ici et maintenant.

BIBLIOGRAPHIE

- BARATAY, É. (2012). *Le Point de vue animal. Une autre version de l'histoire*. Lyon : Presses universitaires de Lyon.
- BARATAY, É. (2017). *Biographies animales. Des vies retrouvées*. Paris : Éditions du Seuil.
- BERTHOZ, A. (2004). « Physiologie du changement de point de vue ». In : Berthoz, A. & Jorland, G. (dirs), *L'Empathie*. Paris : Odile Jacob, p. 253-275.
- BERTHOZ, A. & JORLAND, G. (dirs) (2004). *L'Empathie*. Paris : Odile Jacob.
- BIDAR, A. (2015). *Plaidoyer pour la fraternité*. Paris : Albin Michel.
- BRUNEL, M.-L. & COSNIER, J. (2012). *L'Empathie. Un sixième sens*. Lyon : Presses universitaires de Lyon.
- BRUNEL, M.-L. & MARTINY, C. (2004). « Les conceptions de l'empathie, avant, pendant et après Rogers ». *Carriérologie* 9-3, p. 473-500.
- CAILLÉ, A. (2008). « Les ressorts de l'action (Éléments d'une théorie anti-utilitariste de l'action II) ». *Revue du Mauss* 1 (38), p. 365-396. En ligne : <http://www.cairn.info/revue-du-mauss-2008-1-page-365.htm>.

- COLIN, D. (2014). *Les Pratiques d'écriture dans le discours des enseignants : enjeux didactiques*. Thèse en sciences du langage : Université d'Orléans.
- CYRULNIK, B., FONTENAY, É. de & SINGER, P. (2013). *Les Animaux aussi ont des droits*. Paris : Éditions du Seuil.
- DEHAENE, S. (2007). *Les Neurones de la lecture*. Paris : Odile Jacob.
- DUCROT, O. (1984). *Le Dire et le dit*. Paris : Éditions de Minuit.
- FONTENAY, É. de (1998). *Le Silence des bêtes. La philosophie à l'épreuve de l'animalité*. Paris : Fayard.
- HEINICH, N. (2017). *Des valeurs. Une approche sociologique*. Paris : Gallimard.
- JORLAND, G. (2004). « L'empathie, histoire d'un concept ». In : Berthoz, A. & Jorland, G. (dirs), *L'Empathie*. Paris : Odile Jacob, p. 19-49.
- JOUBE, V. (1993). *La Lecture*. Paris : Hachette.
- JOUVENT, R. (2013) [2009]. *Le Cerveau magicien. De la réalité au plaisir psychique*. Paris : Odile Jacob.
- LATOUR, B. (2006). *Changer de société, refaire de la sociologie*. Paris : Éditions La Découverte.
- MORIN, E. (1999). *Les Sept savoirs nécessaires à l'éducation du futur*. Paris : Unesco. En ligne : unesdoc.unesco.org/images/0011/001177/117740fo.pdf.
- NUSSBAUM, M. (2011) [2010]. *Les Émotions démocratiques. Comment former les citoyens du XXI^e siècle ?* Trad. de l'anglais (États-Unis) par S. Chavel. Paris : Flammarion.
- NUSSBAUM, M. (2013) [2012]. *Les Religions face à l'intolérance. Vaincre la politique de la peur*. Trad. de l'anglais (États-Unis) par N. Ferron. Paris : Flammarion.
- NUSSBAUM, M. (2015) [1995]. *L'Art d'être juste. L'imagination littéraire et la vie publique*. Trad. de l'anglais (États-Unis) par S. Chavel. Paris : Flammarion.
- PATOINE, P.-L. (2015). *Corps/texte. Pour une théorie de la lecture empathique*. Cooper, Danielewski, Frey, Palahniuk. Lyon : ENS Éditions.
- PIAT, J. (2014). « Comment raconter "D'autres vies que la mienne" ? De quelques réglages énonciatifs dans le récit à la première personne des années 2000 ». *La Licorne* 112, p. 101-113.
- PICARD, M. (1986). *La Lecture comme jeu. Essai sur la littérature*. Paris : Éditions de Minuit.
- PIKE, K. L. (1954). *Language in Relation to a Unified Theory of the Structure of Human Behavior*. Glendale : Summer Institute of Linguistics.
- PLANTIN, C. (2011). *Les Bonnes Raisons des émotions. Principes et méthode pour l'étude du discours émotionné*. Bern : Peter Lang.
- RABATEL, A. (2004). *Argumenter en racontant. (Re)lire et (ré)écrire les textes littéraires*. Bruxelles : De Boeck.
- RABATEL, A. (2008). *Homo narrans. Pour une analyse énonciative et interactionnelle du récit. Tome 1. Les points de vue et la logique de la narration. Tome 2. Dialogisme et polyphonie dans le récit*. Limoges : Lambert-Lucas.
- RABATEL, A. (2013). « L'engagement du chercheur, entre "éthique d'objectivité" et "éthique de subjectivité" ». *Argumentation et analyse du discours* 11. En ligne : <http://aad.revues.org/1526>.
- RABATEL, A. (2014). « Empathie, points de vue, méta-représentation et dimension cognitive du dialogisme ». *Études de linguistique appliquée* 173, p. 27-45.

- RABATEL, A. (2016a). « Diversité des points de vue et mobilité empathique ». In : Colas-Blaise, M., Perrin, L. & Tore, G.-M. (éds), *L'Énonciation aujourd'hui. Un concept clé des sciences du langage*. Limoges : Lambert-Lucas, p. 135-150.
- RABATEL, A. (2016b). « Si la didactique du français (re)croisait linguistique, littérature et politique ». In : Petitjean A. (dir.), *Didactiques du français et de la littérature*. Metz : Université de Lorraine, p. 309-325.
- RABATEL, A. (2016c). « L'énonciation problématisante : en dialogue avec *Le Royaume d'Emmanuel Carrère* ». *Arborescences* 6, p. 13-38. En ligne : <http://id.erudit.org/iderudit/1037502ar>.
- RABATEL, A. (2017a). *Pour une lecture linguistique et critique des médias. Empathie, éthique, point(s) de vue*. Limoges : Lambert-Lucas.
- RABATEL, A. (2017b). « Du "point de vue" animal ». *Le Discours et la langue* 9-2, p. 145-157.
- RABATEL, A. (2017c). « L'énonciation culiolienne et la production du fictif ». In : Copy, C. & Bédouret-Larraburu, S. (éds), *L'Épilinguistique sous le voile littéraire. Culioli et la TO(P)E*. Pau : Presses universitaires de Pau et des pays de l'Adour, p. 115-136.
- RABATEL, A. (2018). « L'actualisation des textes et des discours : du sujet, des œuvres et de l'expérience ». In : Ablali, D. et al. (éds), *Texte et discours en confrontation dans l'espace européen*. Bern : Peter Lang, p. 61-80.
- RASTIER, F. (2013). *Apprendre pour transmettre. L'éducation contre l'idéologie managériale*. Paris : Presses universitaires de France.
- RIZZOLATTI, G. & SINIGAGLIA, C. (2007). *Les Neurones miroirs*. Trad. de l'italien par M. Raiola. Paris : Odile Jacob.
- SMITH, A. (1774) [1759]. *La Théorie des sentiments moraux*. Trad. de l'anglais par A. Blavet. Paris : Valade.
- TISSERON, S. (2010). *L'Empathie au cœur du jeu social*. Paris : Albin Michel.
- TISSERON, S. (2017). *Empathie et manipulations. Les pièges de la compassion*. Paris : Albin Michel.
- WALL, F. de (2010) [2009]. *L'Âge de l'empathie. Leçons de la nature pour une société solidaire*. Trad. de l'anglais (États-Unis) par M.-F. de Palomera. Paris : Éditions Les Liens qui libèrent.
- ZUMTHOR, P. (1990). *Performance, réception, lecture*. Longueuil : Éditions du Préambule.

NOTES

1. Bien d'autres études de rapports à sont possibles, mais le présent travail se limite à l'analyse linguistique de l'empathie (voir notamment Rabatel, 2017a, p. 59-72) et à ses implications interprétatives. Sur l'arrière-plan épistémologique de la notion de rapport à, qui refuse de réduire les sujets à des entités cognitives abstraites, voir Colin, 2014, p. 81-83. J'utilise la notion, convoquée habituellement pour la didactique de l'écriture, en la faisant jouer pour des sujets-lecteurs, en lien avec la mobilité empathique qui (dé)multiplie les rapports à.
2. Les sensations somesthésiques correspondent à un des systèmes sensoriels humains. Ce sont des sensations conscientes – non visuelles, ni olfactives, ni auditives, ni gustatives –

basées sur la stimulation des tissus du corps (peau, tendons et articulations, viscères), en termes de pression, chaleur, douleur. Voir Wikipédia et Encyclopaedia universalis.

3. Et un choix d'exemples judicieux, peut-être trop, mais c'est un autre débat...

4. Le stratège devinant ce que va faire l'adversaire, le prédateur sexuel imaginant comment endormir la méfiance de sa proie sont empathiques ; de même le tortionnaire, comme l'explique M. Nussbaum, puisqu'il cherche à savoir ce qui fera le plus peur ou souffrir, ce qui brisera les résistances de la victime. Tous ces individus pratiquent une forme d'empathie cognitive aux antipodes de la sympathie.

5. Elle peut aussi, chez certains moralistes suspicieux, être interprétée comme un mouvement égoïste, dans lequel l'expression en apparence altruiste de l'apitoiement porte moins sur l'autre que sur l'idée que nous-même pourrions être à sa place, en sorte que nous nous apitoierions sur la projection de nos malheurs possibles.

6. Voir aussi A. Caillé (2008, p. 372-3, 377, 380), à propos de la nécessité de la compassion, de l'« aimance », pour que l'empathie soit bienveillante et éviter qu'elle puisse servir à des fins malintentionnées.

7. Ou veulent, doivent, toutes les modalités sont à envisager.

8. Cette construction opère dans des énoncés, rassemblés dans n'importe quel type et genre de texte/discours.

9. Je n'exemplifie pas ici les formes linguistiques que ces déplacements empathiques pourraient prendre, cela n'est pas mon objet, mais le lecteur pourra consulter, outre mes premiers ouvrages (Rabatel, 2014 et 2016a).

10. La subjectivité s'entend comme source subjective d'une part et comme manifestation de la subjectivité, d'autre part. Ces manifestations linguistiques explicites opèrent à travers des subjectivèmes, lesquels peuvent être centrés sur le sujet énonciateur ou sur l'objet. Mais même s'ils sont centrés sur l'objet, ils renvoient au PDV de l'énonciateur. Enfin, je rappelle que la question de la subjectivité doit aller jusqu'à intégrer les phénomènes d'effacement énonciatif, d'objectivation, car malgré l'absence de subjectivèmes, la subjectivité peut se lire à travers les stratégies de communication : ainsi, un locuteur peut avoir un intérêt à exprimer son PDV sous une forme générique qui le rend moins contestable.

11. Les bons mouvements étant rarement vains, le sujet peut en escompter des bénéfices rétroactifs : « Il s'établit alors une boucle de rétroaction : ce n'est plus seulement l'autre comme moi, c'est moi comme l'autre de telle façon que je suis informé sur moi par l'autre au moment même où je m'informe sur lui. » (Tisseron, 2010, p. 93)

12. « L'imagination empathique va à l'encontre de la peur. Sous l'emprise de la peur, l'attention de la personne se rétracte pour se concentrer sur sa propre sécurité et (éventuellement) celle de son entourage proche. Dans le cas de l'empathie, l'esprit se tourne vers l'extérieur pour se projeter dans diverses positions étrangères au moi. Cette seule différence d'orientation fait déjà apparaître l'empathie comme un bon antidote au narcissisme de la peur. Mais il faut rester prudent, car l'empathie peut s'accompagner de son propre narcissisme. » (Nussbaum, 2013, p. 204)

13. Sur cette opposition renseignements/enseignements, que j'emprunte à F. Rastier (2013) et qui pose directement la question des œuvres, voire des chefs-d'œuvre, voir (Rabatel, 2018).

14. Je me focaliserai ici sur les récits de fiction. Toutefois les récits historiques, les témoignages, n'échappent pas à la question empathique.

15. Une autre entrée aurait été de traiter de l'écriture, mais je n'aborderai pas cet aspect ici (voir sur ce point Rabatel, 2004). Une troisième entrée aurait pu être consacrée aux relations emphatiques entre le narrateur et ses personnages, mais cette dimension, qui est au fondement des deux précédentes a été exemplifiée dans de nombreux travaux auxquels je me permets de renvoyer le lecteur (notamment Rabatel, 2008).

16. « J'entends par là [l'imagination narrative] la capacité à imaginer les effets que cela fait d'être à la place d'un autre, à interpréter intelligemment l'histoire de cette personne, à comprendre les émotions, les souhaits et les désirs qu'elle peut avoir. Le développement de cette sympathie se trouve au cœur des meilleurs projets modernes d'éducation démocratique, en occident et ailleurs. Un tel développement doit, pour une bonne part, avoir lieu en famille. Mais l'école et même l'université jouent également un rôle important. Pour qu'elles l'assument convenablement, elles doivent accorder une place centrale aux humanités et aux arts, et cultiver un type d'éducation participatif qui éveille et affine la capacité à voir le monde à travers les yeux d'autrui. » (Nussbaum, 2011, p. 121-122)

17. Cette visée humaniste se retrouve dans les derniers ouvrages de M. Nussbaum et imprègne sa conception politique démocratique du vivre-ensemble (voir Nussbaum, 2011, p. 37-38 et 61 ; 2013, p. 341-343). J'ai cité et glosé ces capacités politiques et humanistes dans Rabatel, 2016b, p. 314-322, en lien avec l'approche politique humaniste des valeurs de Bidar, 2015. Ces considérations sont cependant fondamentales dans l'optique de la thèse que je défends.

18. Le lecteur fera son profit de la démonstration de M. Nussbaum, et se reportera aux exemples de jugements (premier jugement plus appel) sexistes ou antisexistes selon que les juges adoptent ou non une démarche empathique (Nussbaum, 2015, p. 212-223). Il pourra aussi trouver dans le traitement médiatique d'affaires judiciaires des exemples patents de l'avantage d'une justice empathique (qui ne prétend pas se substituer au droit, mais aider les juges à investiguer ou les tribunaux à juger en toute connaissance de cause, en se mettant à la place des victimes et des présumés coupables), ou au contraire des ravages que leur ignorance peut causer : voir Rabatel, 2017a, « Ouverture » et chapitres 17, 19, 20 et 21.

19. Je passe sur l'objection selon laquelle une telle thèse ne pourrait qu'émaner de femmes, antirationnelles par nature, incapables de penser autrement que par des exemples partiels, et donc incapables d'accéder aux catégories plus générales, objectives (Nussbaum, 2015, p. 126-134)...

20. On peut discuter la façon transparente, non problématisée avec laquelle l'historien traite du langage, mais cette question n'enlève rien à la pertinence de l'entreprise, dans son fond. Voir sur ce point mon approche empathique du point de vue animal dans Rabatel, 2017b.

21. Dans ce cas, l'empathie est « soma-sémiotique » (*ibid.*, p. 13). Cette dimension peut être illustrée par les phénomènes de subvocalisation de la lecture dégagés par les neurosciences, « comme si le texte nous parlait au creux de l'oreille » (Dehaene, 2007, p. 54, apud Patoine, 2015, p. 95), ou encore par les phénomènes de voie perçue, d'articulation intériorisée déjà dégagés par P. Zumthor (1990, p. 83, apud Patoine, 2015,

p. 113) à propos de la littérature médiévale, mais qui peuvent être étendus à d'autres genres de littérature.

22. Involontaire, mais consciente : le modèle fort repose sur « une lecture caractérisée par l'expérience consciente d'une sensation somesthésique » (Patoine, 2015, p. 21) ; c'est seulement lorsqu'elle sera moins consciente que le modèle faible apparaît.

23. Bien sûr, il dépend aussi des lecteurs, de leurs choix et histoires personnelles, sans compter les « prescriptions sociales qui déterminent quelles sensations sont autorisées pour tel ou tel corps » (Patoine, 2015, p. 180).

24. Il faudrait examiner les relations entre la mobilité empathique et les démarches émiques et étiques de K. L. Pike (1954) : souvent, on a opposé une démarche scientifique objective (étique) à une démarche scientifique compréhensive, qui essaie de comprendre ce que pensent les acteurs objets de l'analyse. En réalité, les deux approches gagnent à être articulées, car la posture scientifique s'enrichit d'analyser les choses du dedans et du dehors (Rabatel, 2013).

25. Sur cette distinction, qui n'est pas assez claire chez P.-L. Patoine, voir Rabatel, 2017c, p. 116-117.

RÉSUMÉS

Pour tirer parti des récits, qui, dans leur diversité, présentent des dimensions anthropologiques et politiques fondamentales, concernant le *soi* et le *nous*, articulées avec les formes de sensibilité, d'éthique et d'esthétique, l'article examine la diversité des modes d'appropriation empathique – qu'il distingue de la notion de sympathie –, somatifs, imaginatifs, correspondant à des changements projectifs de place. L'article explore ensuite systématiquement la notion de mobilité empathique, activité omnidirectionnelle car on peut imaginer les perceptions, les pensées, les émotions, les paroles, les actions des autres, se mettre à la place d'individus, de groupes, réfléchir en changeant de cadre notionnel ou de valeurs de référence : cette diversité des modes d'empathisation permet aux sujets lecteurs (futurs citoyens) d'élargir leurs capacités en améliorant leur saisie compréhensive de l'altérité, du divers, du complexe, tant sur les plans linguistique et narratologique que sur le plan mondain.

In order to benefit from narratives which, in their diversity, contain fundamental anthropological and political dimensions for the *self* and the *we* related to the forms of sensitivity, ethics and aesthetics, the article examines the various modes of empathic appropriation – that is to be distinguished from the notion of sympathy –, somatic, imaginative, corresponding to projective changes of place. The paper systematically explores the notion of empathic mobility omnidirectional activity as we can imagine someone else's perceptions, thoughts, emotions, words, actions, we can put ourselves in somebody else's place or think by changing our framework of notions or reference values: the variety of modes of empathization allows the readers (future citizens) to enlarge their capacities by improving their comprehension of the otherness, of the diversity, of the complexity, on a linguistic, narratological and mundane levels.

INDEX

Mots-clés : empathie somative, empathie imaginative, mobilité empathique, complexité, citoyenneté

Keywords : somatic empathy, imaginative empathy, empathic mobility, complexity, citizenship

AUTEUR

ALAIN RABATEL

Université Lyon 1, Université Lyon 2/Centre national de la recherche scientifique/École normale supérieure de Lyon, Icar, F-69342 Lyon, France